

1^{ER} AVRIL PERMANENT

Dans le film de Sacha Baron Cohen *Le Dictateur*, l'amiral général Aladeen a l'idée saugrenue de remplacer certains mots par son patronyme. L'absurdité de la mesure est plutôt comique, mais elle n'est pas sans rappeler l'ancien président du Turkménistan, Saparmourat Niazov. Considéré comme l'un des dictateurs les plus autoritaires du monde, il n'avait pas hésité à renommer les jours de la semaine et les mois de l'année avec son nom et celui de ses proches. Ainsi, le nom Turkmenbachi « chef des Turkmènes », celui qu'il s'était lui-même donné, remplaça le mois de janvier, et Gurbansoltan Eje (le nom de sa mère), le mois d'avril... Il donna également son nom à une planète de la constellation du Taureau, une montagne Turkmène, un cratère sur la Lune, une race de chevaux, une variété de melons...

À AMÉLIORER

L'idéal de démocratie est loin d'être partagé partout dans le monde. Sur les 197 États indépendants reconnus par l'Organisation des Nations unies, la majorité a des régimes caractérisés comme étant autocratiques. Si ces *Histoires insolites des dictateurs* s'intéressent exclusivement aux figures historiques, on peut néanmoins déplorer l'exis-

tence actuelle de plusieurs dizaines de dictateurs, certains se maintenant au pouvoir depuis plusieurs décennies. Le nombre exact de dictatures est difficile à estimer en raison de l'élasticité même des critères d'interprétation, mais le rêve de démocratie universelle cher aux philosophes des Lumières semble encore bien lointain.

À L'ÉGYPTIENNE

Vouant une énorme admiration à l'Égypte et au culte de la déesse Isis, l'empereur Caligula imagina imiter l'aristocratie égyptienne dont les princes avaient coutume d'épouser leurs sœurs. Après tout, la grande Cléopâtre elle-même avait été la femme de deux de ses propres frères. Et comme cela ne suffisait peut-être pas en matière de justification, il alla puiser quelques exemples illustres dans la mythologie gréco-romaine, abondante en liens incestueux, comme le remarque Dion Cassius : « Il feignait aussi d'être Jupiter et se vantait, par suite de cela, d'avoir des relations avec un grand nombre de femmes et principalement avec ses sœurs. »

De ses trois sœurs – Drusilla, Agrippine et Livilla –, il fit des débauchées. Quand Drusilla, qu'il avait déflorée et qui était sa préférée, mourut, il la fit honorer comme une déesse. Quant aux deux autres, il les prostitua et les offrit à ses plus vils serviteurs. Cela n'empêcha pas Agrippine, la jeune, de connaître une glorieuse destinée : après avoir été la sœur (et la maîtresse) d'un empereur, elle fut la femme d'un autre empereur, Claude (qu'elle empoisonna) et la mère d'un troisième (Néron, qui la fit assassiner). Décidément, comme aurait dit Cicéron : « *O tempora, o mores* », quelle époque, quelles mœurs !

À LA BAGUETTE

Ancien directeur d'un collège militaire, le général Hugo Banzer Suarez dut estimer qu'il pourrait sévir plus largement en dirigeant la Colombie. Après la réussite de son coup d'État, une de ses premières actions fut précisément de faire fusiller tous les étudiants contestataires. Un comble pour un ancien ministre de l'Éducation. Bien que responsable de milliers d'assassinats politiques, Banzer, maquillant son régime militaire en gouvernement républicain, parvint à se faire réélire avec seulement, il est vrai, 20 % des voix. Finalement contraint à la démission, il n'aura jamais à rendre des comptes sur sa politique de terreur. Un passé qu'il se refusera toujours d'évoquer, sous prétexte qu'on ne peut « conduire en regardant dans le rétroviseur. »



À TABLE AVEC HÉLIOGABALE

La grande passion de l'empereur romain Héliogabale fut les fêtes somptueuses. Ces banquets, pour lesquels il ne dépensait jamais moins de 100 000 sesterces, nécessitèrent toute son attention. Délaissant complètement les affaires de l'État, il ne s'intéressait qu'à ces festins dont il prenait le plus grand soin à choisir l'originalité des thèmes et des menus. Il eut ainsi l'idée de donner des banquets sur des thèmes colorés, tout vert ou tout bleu selon la couleur du ciel, les teintes d'une journée de printemps, ou selon son humeur. Le nombre des convives était extrêmement impor-

tant. Il en fallait trois au minimum, pour égaler le nombre des Grâces, et neuf au maximum, pour ne pas dépasser celui des muses. Il convenait également d'éviter un nombre pair qui aurait été un mauvais présage. Aussi, pour avoir une assemblée de neuf personnes, n'hésitait-il pas à convier à sa table huit chauves, ou encore huit borgnes, huit impotents, huit sourds, huit Africains, huit géants ou huit obèses... Quel que soit leur rang, leur qualité, ces invités avaient le droit aux mets les plus raffinés : du vin à la rose relevé par de la pomme de pin pilée, des langues de paon et de rossignol, de la cervelle de flamants, des tétines de truie avec leurs vulves, des truffes saupoudrées de perles broyées en guise de poivre, du talon de chameau, et même les têtes de 600 autruches qu'on ouvrit comme des huîtres pour en manger la cervelle.

Et pour montrer combien il pouvait être raffiné, le jeune empereur faisait servir des petits pois assaisonnés de pièces d'or, des lentilles poivrées aux pierres précieuses, des fèves parsemées d'ambre, du riz aux perles. Et pendant le repas, l'hôte faisait épandre des roses, fleurs divines, des lis réputés efficaces contre les champignons vénéneux... et contre les rides, des violettes, fleurs d'immortalité. L'empereur lui-même s'asseyait sur des fleurs d'essence précieuse. Il aimait également faire tomber ces fleurs du plafond de la salle en si grand nombre que certains convives, dit-on, en moururent étouffés. La plupart des repas avaient néanmoins un déroulement plus plaisant et il lui arriva de donner un banquet composé de vingt-deux services de plats énormes, chacun étant ponctué d'une pause pendant laquelle Héliogabale et ses amis se baignaient et faisaient l'amour avec de belles esclaves...

ACRONYME

Toute propagande politique propre aux dictatures s'appuie sur le martelage idéologique d'un message simplifié à l'extrême. Ainsi, pour choisir le nom de son parti politique – le seul autorisé – et la devise de son pays, la République dominicaine, Trujillo choisira des mots dont les initiales constituent les quatre lettres recoupant son nom : RLTM, pour Rafael Leonidas Trujillo y Molina et pour « Rectitude, Liberté, Travail, Moralité ». Dans un même



état d'esprit, cela reviendrait à trouver en adéquation avec la devise de la France – Liberté, Égalité, Fraternité – un dirigeant dont le patronyme commencerait par « LEF... ».

ADIEU MES CONCUBINES

Le jeune Saloth Sâr est un habitué du palais du roi du Cambodge, Sisowath Monivong. Non seulement sa sœur Roeung est une des nombreuses courtisanes qu'affectionne le souverain, mais sa tante, Khun Meak, danseuse du très prestigieux Ballet royal, est une des favorites du roi Monivong qui l'épouse en 1925. En tant que troisième de ses épouses officielles, elle est logée au palais dans une aile réservée aux femmes du souverain.

Le jeune garçon se trouve donc être le neveu d'une des reines du Cambodge. À ce titre, il peut accéder librement au palais afin d'y visiter les membres de sa famille et

fréquenter les célèbres danseuses du Ballet royal. Comme il n'est âgé que de quatorze ans, Saloth Sâr est encore regardé comme un enfant et cette permission s'étend jusqu'au harem du roi où on lui fait un accueil très chaleureux. Un peu trop chaleureux peut-être, puisqu'il y sera initié par les belles princesses khmères à certains plaisirs peu innocents...

À ses quinze ans, Saloth Sâr est considéré comme étant désormais trop vieux pour fréquenter les courtisanes du harem. De retour à l'école, il y poursuit une scolarité laborieuse avant d'obtenir une bourse pour partir étudier à Paris la radioélectricité. Il y découvre surtout le communisme et l'action politique. Une fois rentré au Cambodge, le jeune homme rejoint le Parti révolutionnaire du peuple khmer qui lui permettra de prendre le pouvoir avec les Khmers rouges en 1975. Saloth Sâr, devenu Pol Pot, entreprendra alors d'éradiquer toutes les traces du passé traditionnel et surtout royaliste. Une de ses premières mesures sera de faire exécuter toutes les gracieuses et si amicales danseuses du Ballet royal.

AÉROPHOBIE

Non, l'aérophobie n'est pas la peur d'être contraint de faire de l'aérobic. C'est en réalité une phobie assez répandue : celle de prendre l'avion. Cette peur, fortifiée par la certitude de trouver la mort au cours d'un crash aérien, est assez peu rationnelle puisque le risque n'est que de 0,00001 %. Ce pourcentage importe peu à Kim Jong-il qui refuse systématiquement de prendre l'avion. Fort heureusement, il sait pouvoir compter, pour ses déplacements sur de longues distances, sur son train blindé privé. Extrêmement luxueux, ce train est naturellement doté du

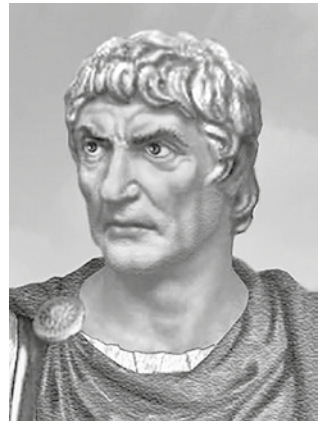
plus grand confort. Parmi les équipements indispensables à tout dictateur en pérégrination ferroviaire, on y trouve des viviers permettant de transporter des homards vivants destinés à agrémenter des repas qui ne sauraient être trop frugaux.

AILUROPHOBIE

Cette phobie qui naît d'une peur irraisonnée des chats, et donc souvent d'une haine incontrôlée de ces merveilleuses créatures, a été celle des pires tyrans de tous les temps. Ainsi, Hitler et Staline partageaient ce point commun de détester les chats. Un fait historique qui devrait nous encourager à penser que l'humanité peut aussi s'apprécier dans le rapport qu'elle entretient avec l'animalité. En ce sens, la félinophilie est un humanisme...

AIMÉ DES DIEUX

Prétextant la république en danger, le général Sylla se fait octroyer la fonction de dictateur en 82 av. J.-C. Cette fonction, tout à fait officielle, justifiée par une grande crise – la menace d'une invasion ou la guerre civile –, permet de légiférer en urgence afin d'appliquer aussitôt les mesures à prendre. Prévue par les institutions de la Rome républicaine, la dictature offre ainsi les pleins pouvoirs au général qui l'exerce.



Général vainqueur contre une faction ennemie menée par Cinna et Caius Marius « le jeune », le dictateur Sylla souhaite consolider son pouvoir en emportant également

l'adhésion du peuple. Pour cela, rien de tel que faire croire qu'il est l'élu des dieux. Sans doute songe-t-il alors au conseil de l'historien grec Polybe : « Puisque les masses sont légères, avides, effrénées, déraisonnablement colériques, enclines à la violence passionnelle, il ne reste qu'à les brider par la crainte d'entités qui ne sont pas visibles et autres semblables impostures. » Se faisant désormais appeler *Epaphroditos* (« Aimé d'Aphrodite »), Sylla prétend avoir été appelé au pouvoir par la déesse en personne, qui serait allée jusqu'à intervenir directement dans sa guerre contre Marius, descendant de l'Olympe, pour le faire profiter de ses conseils et de son pouvoir. Un des premiers actes officiels de cet homme « aimé d'Aphrodite » sera pourtant de condamner à mort tous ses opposants, faisant mourir plus de 2 000 « ennemis de l'État », dont une centaine de sénateurs appartenant à une faction rivale.

En matière de faveur divine, Sylla aurait probablement mieux mérité le qualificatif d'« Aimé d'Hadès », le royaume des morts connaissant une forte augmentation de population sous sa dictature...

ALEXANDRE LE PETIT

Alexandre de Phères règne par la terreur qu'il inspire à cette ville de Thessalie. La crainte ne suffisant pas à asseoir définitivement son pouvoir, le tyran finit par se trouver cerné par les ennemis. En – 364, il lui faut affronter le général thébain Pélopidas. Le tyran est serein : son armée est la plus importante. Il lui semble à peu près impossible de perdre. Il ignore que les Thébains, animés par une haine commune contre sa tyrannie, sont prêts à se battre jusqu'à la mort, à l'instar de leur général, Pélopidas. Ce dernier ne se montre guère impressionné par les hommes du tyran. Alors qu'on

lui fait remarquer qu'il risque d'être submergé par une armée largement supérieure en nombre, il se contente de répondre : « Tant mieux, nous pourrions ainsi en tuer encore plus ! » Et en effet, prenant la tête de la cavalerie, le général thébain se jette sur l'ennemi, parvenant ainsi à enfoncer ses premiers rangs. Il ne tarde pas à succomber sous le nombre, mais son exemple inspire le reste de sa troupe qui bat avec la rage du désespoir et finit, malgré tout, par remporter le combat. Défait, le tyran Alexandre de Phères trouve la mort dans l'indifférence presque totale, alors que Pélopidas est élevé au rang de héros national.



Pour rendre le contraste plus évident encore, les chroniqueurs se plairont à rapporter une version différente de la mort du tyran, non plus disparu sur le champ de bataille, mais assassiné par sa femme pour une sombre histoire d'infidélité. Vengeance posthume se refusant à faire du despote un héros tragique, préférant le voir en vulgaire personnage de vaudeville...

ANGE EXTERMINATEUR

« L'Exterminateur », c'est peut-être un peu intimidant comme surnom, aussi Jerry John Rawlings, ancien capitaine de l'armée ghanéenne parvenu au pouvoir après un classique putsch militaire, préfère-t-il être appelé en toute simplicité « J. J. ». Cet ancien play-boy devenu ardent révolutionnaire communiste a bien fait fusiller quelques généraux et quelques juges, mais rien que de très ordinaire en

comparaison de la « tornade purificatrice » qu'il menace de laisser s'abattre sur Accra. Instruit – à juste titre – du danger que représentent militaires et rebelles, celui qui se présente comme le « Rédempteur historique » vit prudemment retranché dans un camp militaire tenu par ses propres hommes et s'emploie à empêcher toute rébellion : « Oui, on a essayé maintes fois de m'assassiner, mais cela n'a pas marché parce que la Providence me protège et parce que ceux qui veulent ma peau savent que s'ils me tuent quand je prends mon breakfast, ils ne seront plus en vie à l'heure du lunch. »

Finalement, celui qu'on finira par surnommer « Papa J. » dirigera effectivement le Ghana d'une main de fer pendant une dizaine d'années avant d'ouvrir la vie politique de son pays au multipartisme, devenant même le premier président – élu plus ou moins démocratiquement – d'une quatrième République ghanéenne.

ANOPHTHALMUS HITLERI

Sous le III^e Reich, il était plutôt dangereux de traiter Adolf Hitler d'insecte aveugle, c'est pourtant ce que fit Oscar Scheibel avec une audace qui fut récompensée par le *Führer* lui-même. En 1937, le scientifique découvre une nouvelle espèce d'insecte, un coléoptère cavernicole aveugle vivant en Slovénie dans des grottes humides et se nourrissant de larves d'autres insectes. Puisqu'il en était l'inventeur, il appartenait à Scheibel le droit de choisir son nom scientifique. Le savant choisit de lui donner celui d'Adolf Hitler : *Anophthalmus hitleri*. Scheibel recevra une lettre émue du dictateur, et le malheureux insecte aura le triste privilège d'être traqué par tous les amateurs désireux d'enrichir leur collection d'un *Hitleri* désormais très coté sur le marché des insectes.

ARRÊTE TON CHAR !

Pisistrate a de la suite dans les idées. Un barbier maladroît l'a blessé au visage ? Il prétend avoir été la victime d'un lâche attentat et se fait attribuer une milice protectrice. Athènes, qui se méfie des coups d'État, interdit les armées privées, mais, pour Pisistrate la présence de gardes du corps est une question de vie ou de mort. Naturellement, il en profite aussitôt pour tenter de s'appropriier le pouvoir. Finalement chassé de l'Acropole où il a tenté de s'établir, le tyran jure de revenir se venger.

Cela lui prendra quatre ans. L'ambitieux politique comprend qu'il faudra cette fois-ci un peu plus qu'un faux attentat et une troupe de gardes pour conserver le pouvoir. Décidé à chasser les aristocrates qui se sont révoltés contre lui, il pense qu'il lui faut s'appuyer sur le peuple pour pouvoir remonter sur le trône d'Athènes. Décidé à préparer au mieux son come-back, Pisistrate envoie ses hommes faire circuler la rumeur de son retour en compagnie de la divinité patronne de la cité, la déesse Athéna elle-même.

